N° 75 – JANVIER 2012

SOMMAIRE

LA VIE DE L'ASSOCIATION
- Agenda
- Cotisation 2012
- Réunion sur le patois à Aix
- Colloque Résistance de l'esprit - Esprit de résistance
- Bibliothèque salévienne
- Sorties saléviennes

CONFÉRENCES SALÉVIENNES
- Amédée de Viry
- De Bellevue aux Eaux-Belles
- Glières

CARNET
- Nos joies, nos peines
- Madame Claude Weber (1922-2011)
- Marie-Claire Bussat-Enevoldsen à l'Académie de Savoie
- Claude Barbier à la Sorbonne

À LIRE, VOIR, ENTENDRE
- Publications savoyardes et genevoises
- Brèves
- Expositions

IL ÉTAIT UNE FOIS
- De l'Union latine - Alexandre Chatton
- Figures genevoises : Louis Appia -John Fox

- LA VIE DE L'ASSOCIATION -

AGENDA

Le 11 février à 14 h 30 à la salle des fêtes d'Andilly, conférence de Bruno Gachet sur **la gabelle du sel de 1561** (voir invitation jointe).

Les 17 et 18 mars au palais Lumières d'Évian : Colloque sur le thème **« 50 ans après les accords d'Évian : Algérie - France : regards croisés, regards apaisés »**, en coorganisation avec la Ligue des droits de l'Homme (Paris), et l'association des amis de Max Marchand, Mouloud Feraoun et leurs compagnons (Paris). Le programme et le document d'inscription vous seront envoyés début février.

Merci au plus grand nombre de Saléviens de s'inscrire en temps voulu pour découvrir différentes facettes de cette période qui reste sensible.

Cotisation 2012

Elle a été portée à **33 €** pour 2012 par notre assemblée générale. (Bulletin d'adhésion ci-joint à renvoyer dans les meilleurs délais pour limiter le travail administratif de notre secrétaire Nadine). Merci d'avance pour votre diligence !

Réunion sur le patois à Aix

Plus de cent personnes étaient présentes le 29 novembre à Aix les Bains à l'invitation de la région Rhône-Alpes pour évoquer et soutenir notre langue régionale. C'était l'occasion d'en constater sa vitalité avec notamment la présence des principales institutions qui défendent la survie de la langue maternelle de nos pères et mères : en particuliers les R'biollons qui fédèrent plus de vingt associations de « patois », l'AES (Association des enseignants savoyards), L'ILS (l'Institut de la langue savoyarde), le Centre de la culture savoyarde de Conflans, avec la présence de Claude Barbier pour l'Union des sociétés savantes savoyardes et bien entendu des représentants de La Salévienne. Si l'avenir demeure incertain, on voit néanmoins que de nombreuses personnes souhaitent s'investir avec la Région et particulièrement Joël Baud-Grasset, vice-président à la Culture de la Haute-Savoie afin de promouvoir notre langue. Différentes orientations ont été évoquées : demander aux départements savoyards de reconnaître le franco-provençal comme l'a fait la région, développer la recherche car notre langue « est un patrimoine millénaire dont l'édifice perd des pierres à chaque disparition d'un ancien et dont on a pas encore fait la photo complète » comme l'a souligné Claude Mégevand, la faire connaître en diffusant des chansons « en savoyard » auprès des chorales, des comptines dans les écoles, en apprenant quelques mots de bienvenue en patois dans les gîtes pour « surprendre les touristes » qui ont besoin de dépaysement, en mettant des phrases en patois sur les produits de la marque *Savoie* comme le font d'autres régions, etc. Une foison d'idées à développer, un encouragement à soutenir et un défi à relever.

Colloque Résistance de l'esprit - Esprit de résistance

Les rencontres *Résistance de l'esprit-Esprit de résistance* se sont tenues à Annecy en novembre 2011, avec le soutien de l'État, de la Région Rhône-Alpes, du département de la Haute-Savoie, de la communauté d'agglomération d'Annecy, des villes d'Annecy et de Cran-Gevrier.

Deux expositions, une lecture poétique, un café citoyen, deux projections de films, trois débats et un colloque, ouverts à tous, ont constitué le programme des ces Rencontres. Elles ont également été le cadre d'une visite préfiguratrice d'un futur « parcours Résistance » qui sera créé par la Communauté d'agglomération d'Annecy.

Le colloque historique a rassemblé une trentaine d'universitaires et d'historiens de premier plan venus de toute la France et de la Suisse voisine : Chambéry, Montpellier, Paris, Reims, Lyon, Genève… Ce colloque a constitué le cœur des Rencontres. Son objectif était de mettre en lumière, sous divers éclairages et dans le contexte de l'époque, les motivations des résistants des années quarante dans un souci de rigueur scientifique et de respect de la mémoire. C'est certainement une des dernières fois qu'autant d'acteurs et témoins de cette histoire ont pu faire partager leur parcours de vie pendant cette période.

Les événements artistiques et culturels qui ont accompagné ce colloque ont aidé à faire partager à un large public et dans le contexte d'aujourd'hui, les motivations et les valeurs qui ont animé l'action de ces combattants des années quarante. Ils ont posé des jalons pour faire de la mémoire de cette période sombre une mémoire vivante qui interroge la société d'aujourd'hui et invite chacun à la réflexion, dans la diversité de ses engagements. 1641 personnes ont visité le palais de l'Île pendant la période où était visible l'exposition *A…..Z, archéologie de l'enfer*, exposition intégrée au programme. La présence de Jean-Jacques Queyranne a souligné les soutiens apportés par la Région à nos manifestations et a permis à La Salévienne de se faire connaître auprès des élus régionaux.

Hormis la visite de l'exposition du palais de l'Île, c'est probablement environ 500 personnes

qui ont participé à l'une ou l'autre des manifestations. Le colloque a été le point central de toute l'organisation Il a permis de toucher un public venu d'horizons très différents (40 % issu de l'agglomération d'Annecy, 25 % de la Haute Savoie dont une quinzaine de Saléviens, 14 % du reste de Rhône-Alpes, 5 % du reste de la France et 5 % de Suisse. Pour La Salévienne c'est la première forte présence sur Annecy qui a donné une grande visibilité à notre association au niveau départemental : discours de Joël Baud-Grasset, vice-président du Conseil général à la Culture, et de Jean-Luc Rigaud, maire d 'Annecy, qui nous a réservé un très bon accueil à la mairie pour clôturer le colloque

Nous avons été impressionnés par le niveau et la qualité des interventions. La publication des actes du colloque dans le courant 2012 en donnera une idée très précise. Les débats avec la salle ont été également de haute tenue. Jamais un tel événement de La Salévienne n'a été aussi bien diffusé dans les média, grâce en particulier à Jean-François Cullafroz, jamais nous n'avons rassemblé tant d'historiens et universitaires, grâce en particulier à Esther Deloche.

La Salévienne a fait confiance à ses amis annéciens avec qui nous avions déjà partagé un colloque en 2009, avec une contribution sur le père Favre. Tout le mérite de cette réussite revient à Jean-François Cullafroz, Esther Deloche et Pierre Brand, assistés d'un comité de pilotage composé de Claude Barbier, Corinne Bonnafous, Louis Favre, Michel Germain, Jacques Golliet, Jean-Pierre Michaud, Yves Tyl et Jean-Marc Ventre, avec la participation de la Direction des affaires culturelles de la Haute-Savoie et d'une équipe de bénévoles qui a permis un fonctionnement de grande qualité. Au total ce sont près de 400 journées de bénévolat données à La Salévienne pour cette organisation !!! Autant dire que La Salévienne se félicite de la confiance accordée aux organisateurs. Personnellement je tiens à saluer l'aide précieuse de Pierre Brand qui a géré intégralement la partie administrative de la manifestation, ce qui est une aide très appréciée… par un président en année sabbatique !!

Claude Mégevand
à partir de travail de synthèse de Pierre Brand

Bibliothèque salévienne

Dons

Pour la petite histoire du Château-fort au musée, chronique d'un monument historique. Ville d'Annecy. (Il s'agit du château d'Annecy). Don de la mairie.

Une copie du **Livre d'or des enfants du Pays de Gex** morts glorieusement pour la France 1914-1919 (avec de nombreuses photos et un court texte pour chacune des victimes).

Dans les entrailles du Salève : l'origine de la source des Eaux Belles à Étrembières. DVD, Mars 2011, Annemasse Agglo. (Film passé lors de la conférence de M. et Mme André Colin et Gérald Favre. Don d'Annemasse Agglo

Éléments d'histoire de la CFDT en Savoie : de 1930 à 1980. 331 p. Don de la CFDT.

Merci aux généreux donateurs.

Achats

Collonges 1936-1947. DVD Films réalisés par Victor Barbe. Cinémathèque des Pays de Savoie. (Film en noir et blanc sur Collonges (01)

Un lot important d'ouvrages à prix avantageux acquis auprès de l'Académie chablaisienne. Inventaire en cours.

Échanges

Revue savoisienne 150e numéro, année 2010. Académie florimontane. Avec de nombreux articles intéressants. Nous soulignons en particulier un hommage à notre regretté ami Claude Castor, un article sur les fouilles archéologiques des meulières de Vouan et une description de l'inscription latine découverte dans une maison de Présilly et portée à notre connaissance le jour de la conférence sur le fanum de Présilly.

Sorties saléviennes

Voyage à Turin à l'occasion du 150e anniversaire de l'unité italienne

C'était en quelque sorte un retour aux sources, car le voyage annuel des adhérents de la société d'histoire régionale La Salévienne avait cette année pour destination Turin, l'ancienne capitale de la Maison de Savoie. Outre la richesse historique de la ville, cette excursion de deux jours était également motivée par les expositions en lien avec le 150e anniversaire de l'unité de l'Italie. Parti samedi

1er octobre à l'aube de Saint-Julien, le groupe de 44 personnes rejoignait par car Turin en fin de matinée, passant par l'itinéraire du tunnel du Fréjus.

La Venaria Reale

La première visite de ce périple historique était la superbe Venaria Reale, « le Versailles piémontais », palais royal inscrit au patrimoine mondial de l'humanité (Unesco) depuis sa rénovation en 2004. Ce bâtiment édifié au XVIIe siècle sous le règne de Charles-Emmanuel II était au départ destiné à abriter les chasses royales, mais des agrandissements successifs jusqu'au XVIIIe siècle lui confèreront son impressionnante dimension actuelle. Conçu par les plus grands architectes piémontais du baroque, ce palais entouré de gigantesques jardins « à la française », donne la mesure de la puissance de la lignée millénaire des souverains de la Maison de Savoie. Cela dit, la Venaria Reale a bien failli disparaître, car à la fin de l'occupation napoléonienne, l'édifice a été vidé d'une bonne partie de son mobilier avant de devenir une caserne militaire, puis d'être complètement abandonné au début du XXe siècle. Palais vide de mobilier et de bibelots, la Venaria Reale n'a heureusement pas été remeublée avec des objets et des meubles venus de collections disparates. Les artisans de sa rénovation ont préféré faire appel au plasticien et cinéaste Peter Greenaway qui a conçu d'étonnants montages audiovisuels recréant avec un certain décalage artistique la vie à la cour de la Maison de Savoie au XVIIe siècle.

Samedi en fin de journée, le groupe gravissait en car les hauteurs de Turin pour découvrir depuis l'esplanade du château de Rivoli (en rénovation) une vue impressionnante sur l'ensemble de la ville.

Exposition sur 150 ans d'Unité italienne

Le lendemain dimanche 2 octobre, le car prenait la direction du centre de Turin, où les anciens bâtiments des Officine Grandi Riparazioni (ateliers de réparations des locomotives) abritent une exposition sur les 150 ans d'histoire de l'unité italienne. Bénéficiant de gros moyens et d'une scénographie originale et dynamique, cette exposition était en tout point remarquable. Au milieu d'un riche décor fait de voitures, de matériel et d'objets représentatifs du « made in Italia », des vidéos et des films retraçaient l'histoire du pays de 1860 à nos jours. À titre d'exemple de l'ingéniosité de cette exposition, le public pouvait prendre parmi un choix d'une dizaine de plaques, une reproduction d'une photo de 1900 représentant une famille typique italienne. On plaçait la photo dans un appareil et soudain, sur un grand écran, deux des personnages de la photo prenaient vie dans un petit film détaillant ce que pouvait être un mariage, l'émancipation des femmes ou l'exode rural en Italie à cette époque !

Le Palazzo Madama

Après un agréable déjeuner au centre-ville, les Saléviens partaient visiter le Palazzo Madama, le « Palais Madame », nommé ainsi car il abritait la résidence des reines et qu'il était très chic de parler français à la cour des rois de Piémont-Sardaigne. Une fois de plus, le lieu nous impressionna par la qualité exceptionnelle de la collection d'œuvres d'art exposée dans les nombreuses pièces de ce vaste palais. De l'époque médiévale au gothique et à la Renaissance, de l'art du baroque à de superbes collections dans le domaine des arts décoratifs (tissus, ivoires, orfèvrerie, bronzes, verres soufflés vénitiens, verres peints et églomisés, sans oublier l'une des plus belles collections de porcelaine du monde), ce Palazzo Madama vaut à lui seul le déplacement dans la capitale du Piémont.

Durant tout le séjour, le groupe de la Salévienne a pu bénéficier des services d'excellents guides professionnels, Antoniella, Alessandra et Arturo. Les participants ont aussi chaleureusement remercié Gérard et Madeleine Place pour la parfaite organisation de ce week-end à Turin qui s'est conclu par une rapide visite du centre historique de la ville, une photo souvenir et un retour vers la Haute-Savoie par le tunnel du Mont-Blanc.

Dominique Ernst

- CONFÉRENCES SALÉVIENNES -

Amédée de Viry (1383-1412)

Le 23 septembre 2001 à Chênex, Matthieu de la Corbière passionnait son auditoire en présentant la vie tumultueuse de ce condottiere, Amédée de Viry, dont la vie mériterait un film ou un roman à succès.

D'ailleurs, les recherches qu'a conduites l'auteur ont elles-mêmes un goût d'aventure livresque, puisque tout commence aux archives départementales de Savoie, lorsque M. de la Corbière dépouille un répertoire notarié. Il y

trouve mentionnés les comptes d'un écuyer relatifs au transport en Savoie de la dépouille du chevalier Amédée de Viry. Où se trouve ce document ? Sans doute dans la série SA qui contient des archives sardes rétrocédées par l'Italie en 1947. Hélas ce fonds reste fractionné, mal classé, mal inventorié, mal connu. Après une enquête digne de Sherlock Holmes, l'historien finira par dénicher le document sous une cote sans lien avec le sujet. Il s'agit d'un rouleau de deux mètres. Pour trouver d'autres informations, il voyagera de Turin à Chambéry, Dijon, Paris etc. Grâce à son travail et à sa curiosité, nous découvrons un héros (anti héros ?) dynamique et cruel.

Amédée de Viry nait vers 1383. En 1401 le comté de Genevois est vendu à la Savoie. Avec une poignée de nobles, Amédée s'insurge ; probablement se sentait-il plus Genevois que Savoyard. En 1404 il brutalise un nouveau riche et va en prison. Relâché, il prête serment au comte mais se livre à une nouvelle agression. Menacé d'un procès, il s'enfuit. En 1405 le château de Viry est mis en vente pour payer l'amende.

Amédée devient mercenaire et se vend au plus offrant. Quelques années plus tard ce sera aussi le cas de Philippe de Savoie dit Sans Terre, champion dans l'art de retourner sa veste. La Savoie étant une principauté secondaire et pauvre, beaucoup de chevaliers partent pour mener une vie de migrants perpétuels.

En 1405 Amédée se trouve à Paris au service du duc de Bourgogne. Il part guerroyer en Italie. Puis il se réconcilie avec la Savoie et récupère son titre de Viry. Suivent deux années d'errances. En 1408 il est envoyé au service du duc de Bourgogne. Il secourt l'évêque de Liège menacé par une émeute urbaine. Il passe l'hiver en Bourgogne puis à Paris. En 1409 la Savoie l'envoie dévaster les possessions du duc de Bourbon en Bresse et Beaujolais. Mais il se heurte à une résistance, perd beaucoup d'hommes et bat en retraite. À la suite d'un renversement diplomatique le comte de Savoie le livre au duc de Bourbon et Amédée passe une dizaine de jours en prison.

En 1410 il séjourne à Paris au service du duc de Bourgogne. Après un bref séjour en Savoie il revient à Paris mais au service de Charles VI. Il guerroie à Saint-Denis, Villefranche-sur-Saône, Moulins, etc. Il offre même ses services au pape.

Pendant sept années, âgé de seulement vingt-cinq ans, il aura dirigé une armée de 1200 soldats d'élite qui de Liège à Milan tuent, violent, pillent, incendient et rançonnent. Parmi eux des archers anglais et quarante-quatre bâtards. Elles sont nombreuses ces compagnies de routiers qui terrorisent la population.

Amédée attrape la dysenterie et meurt à Nevers en 1412. Dans son testament il demande un spectaculaire convoi mortuaire pour le ramener en Genevois : La peste de 1348 a inauguré un siècle de maladies qui tuent un tiers de la population européenne ; la Guerre de Cent ans (1328-1455) ravage la France. Pour combattre l'angoisse, la religiosité est devenue une accumulation démonstrative et dispendieuse. Le convoi funèbre voyage durant treize jours. À chaque étape on sonne le glas, on célèbre des messes, on défile en brandissant des torches, on veille la dépouille toute la nuit. Il faut louer une charrette pour le corps, se fournir en montures fraîches, trouver du ravitaillement. C'est un incessant va-et-vient d'hommes qui arrivent et repartent.

Mais à l'arrivée en Genevois, le frère d'Amédée se cabre devant ces dépenses. Amédée sera enterré en catimini dans l'église de Viry ! La collégiale qu'il souhaitait bâtir à Viry ne verra pas le jour.

Philippe Duret

De Bellevue aux Eaux-Belles
L'eau dans les grottes du Salève

Ce samedi 15 octobre 2011, à Monnetier (Salève) des passionnés nous démontrèrent que l'on peut encore faire des découvertes à quelques minutes seulement de nos agglomérations modernes.

André Colin, un peu intimidé par les 240 auditeurs, présenta un diaporama. Puis Gérald Favre, hydrogéologue, projeta un film.

Le Salève est un pli calcaire karstifié, c'est-à-dire fissuré par la dissolution opérée par l'eau sur la roche. Le gouffre de Bellevue se trouve au-dessus du vallon de Monnetier et descend jusqu'à la source des Eaux-Belles, présente dans le village.

Ce gouffre est connu depuis longtemps (1780) mais depuis 2008 sa connaissance progresse rapidement. Il a jusqu'alors été exploré sur 1600 m et l'on s'approche désormais du terminus. À l'occasion de ces découvertes, certaines parties ont reçu des noms pittoresques, comme la galerie des Schtroumpfs.

L'exploration n'est pas sans dangers. Quelques accidents sans gravité se sont

produits : un jour, un cordage trop mouillé empêcha deux spéléologues de remonter d'un puits profond. Déboucher un trou pour continuer peut prendre jusqu'à trois heures ; il y a également un siphon dont la traversée en plongée dure 55 minutes. De brusques remontées d'eau pourraient provoquer des drames ; en 1979 l'eau est remontée jusqu'à la surface !

Avant le départ il faut donc surveiller la météo et ne pas se laisser déborder par l'enthousiasme.

Sans topographie la grotte n'existe pas, il faut y venir avec des graphistes, faire des plans, graphiques, photos. Au retour on réalise des dessins en 3D puis on fait part de ses trouvailles au cours de réunions, congrès, publications…

Outre ce gouffre, il existe un drainage souterrain en direction de Cruseilles et des Usses mais on le connaît mal car ses fissures sont étroites. On trouve aussi des drainages souterrains perpendiculaires à la chaîne.

Cette exploration permet de connaître le réseau souterrain : d'où vient telle source, et s'il y a une pollution, où se dirigera-t-elle ? Cette connaissance permet aussi de protéger la pureté des captages des surcharges en bétail.

En contrebas, dans l'usine de traitement des eaux d'Annemasse, des filtres arrêtent non seulement la turbidité de l'eau mais aussi les bactéries et virus.

La faune du gouffre

Des dizaines d'espèces vivent dans les galeries. Près de l'entrée, des papillons et araignées se suspendent. On trouve dix-neuf espèces de chauve-souris, avec quelques individus seulement par espèce. De petits crustacés souvent dépigmentés et aveugles logent au fond.

Ces grottes sont des coffres-forts du passé. On y voit des blocs de granit apportés de loin par les glaciations ; des traces d'éruptions volcaniques du Massif central ont été décelées. On y a observé des fossiles d'oursins et de gastéropodes. Par contre elles contiennent peu de stalagmites et stalactites car la circulation d'eau est trop rapide pour leur permettre de se former.

Ph. Duret

Glières

C'est devant un public nombreux et passionné que Claude Barbier, récemment promu au titre de docteur en histoire contemporaine, présentait dans ses grandes lignes sa thèse titrée : ***Des "événements de Haute-Savoie" à Glières, mars 1943 - mai 1944, action et répression du maquis savoyard.***

Exercice difficile dans le cadre du temps restreint d'une conférence lorsque l'on sait que cette thèse est la conclusion de plus de vingt ans de travail de recherche et se solde par un ouvrage de 1 100 pages !

Impossible aussi pour notre part de faire un compte-rendu précis et exhaustif de cette conférence tant le sujet est vaste et dense ! Aussi choisissons-nous d'évoquer simplement à grands traits certains thèmes abordés ce soir-là et longuement analysés dans l'ouvrage.

Sous quel angle ?

C'est avec une approche particulière, en se prévalant de ses connaissances et de sa sensibilité savoyardes, que l'auteur a rédigé l'ouvrage, cela pour montrer l'ancrage profond de cet événement, et dans l'histoire spécifique du département, et dans l'originalité de ses pratiques ethnographiques.

L'écriture de ce « mémorial » sur Glières a été impulsée par l'esprit du programme défini par l'historien Pierre Nora, en essayant de différencier ce qui, dans l'histoire-mémoire, a trait à l'histoire, c'est-à-dire aux événements tels qu'ils ont eu lieu, et ce qui a trait à la mémoire, à savoir ce qui en aura été retenu. Tâche difficile puisque, y compris dans les parutions récentes dédiées à Glières, histoire et mémoire se mêlent allègrement.

La Haute-Savoie, refuge des proscrits

La Haute-Savoie compte à cette époque environ 250 000 habitants, essentiellement des ruraux, puisque même dans les zones industrialisées d'Annecy et de la vallée de l'Arve, les ouvriers sont souvent double-actifs. La pratique religieuse est assidue, politiquement le département est conservateur, à rebours du reste de la France, puisqu'en 1936 il élit principalement des députés hostiles au Front populaire. Ces mentalités conduisent la population à être réceptive aux idéaux ruralistes, voire passéistes du régime de Vichy.

L'idylle cependant ne durera pas, pour plusieurs raisons : occupation italienne, réquisitions, relations historiques privilégiées avec la Suisse par nombre de Savoyards qui les rendent critiques par rapport à la France, la Relève… L'institution du STO en janvier 1943, obligeant les jeunes nés de 1920 à 1922 à partir travailler en Allemagne va mettre le feu aux poudres. Car pour un paysan savoyard, et ces deux termes se conjuguent en puissance, il est inacceptable qu'on touche aux forces vives du

travail qui assurent la subsistance de chacun ! En 1793 déjà, la conscription imposée par la France, avait attisé les révoltes ! Le STO va être à l'origine de ce qui est appelé « les événements de Haute-Savoie, ou le soulèvement savoyard de mars 1943 ». En l'occurrence, quelques jeunes du Chablais, hostiles à leur réquisition, décident de manière spontanée de prendre les hauteurs, de se cacher dans les chalets d'alpage. Sitôt informées, les autorités policières se déplacent, tout comme le préfet régional et cherchent immédiatement à apaiser la situation et faire redescendre la jeunesse dans ses foyers. Ils y parviennent rapidement, en arguant que les jeunes agriculteurs n'étaient pas astreints au STO.

Mais le mouvement fut relancé par les média suisses, et tant amplifiés que le ministère allemand des Affaires étrangères, dans la crainte d'une multiplication des réfractaires, fut amené à communiquer un démenti. Trop tard ! des milliers de jeunes de toute la France virent en la Haute-Savoie - et la Suisse - leur planche de salut. De là la naissance de ce qu'on va appeler *le maquis*.

Le maquis

Comme le démontre l'auteur, le maquis n'a été pensé, ni imaginé par personne ; il est né d'une demande, celle des proscrits, et d'une ressource, la population et le territoire particulier de la Savoie. À propos d'une matière si dense, on ne peut qu'évoquer brièvement quelques thématiques abordées :

- les relations entre proscrits et autochtones ;
- la formation du maquis, les difficultés de l'encadrement de ces jeunes ;
- les chiffres revisités, des bilans pertinents dressés à partir d'archives ;
- les objectifs et les problèmes des dirigeants de l'AS et des FTP ;
- les moyens dérisoires qui ne permettent guère d'action d'envergure contre l'occupant ;
- les véritables raisons du regroupement à Glières ;
- les états d'âme des forces de répression, avec une étude exhaustive les concernant ;
- les objectifs et l'action de Londres, des alliés ;
- et particulièrement la réalité des maquisards : *l'ennui, l'attente que les choses se tassent, que les alliés débarquent et que la guerre s'arrête. En réalité, la vie du maquis était dure : l'hygiène y était aléatoire, les maladies fréquentes, l'alimentation très fortement carencée, pas de filles, les tensions fréquentes, les brimades aussi : bref, tout sauf une vie intéressante.*

Au sujet de ces hommes et de leurs motivations quant à leur statut de proscrit, le tableau suivant, dressé en fonction des réponses produites aux policiers par 110 hommes faits prisonniers à leur descente du plateau, vaut sociologiquement son pesant de réflexion :

Refus d'aller en Allemagne	62
Crainte d'être arrêté	10
Ne veut pas aller aux Chantiers de la Jeunesse	6
Par patriotisme	5
Suit des camarades	5
Obéit à un ordre	3
Refus d'être intégré à l'organisation Todt	2
Altercation dans la famille	2
Déserteur du STO	2
Divers	13

Des personnalités

Claude Barbier portraiturait tout au long de cette conférence quelques figures emblématiques en regard du rôle qu'ils jouèrent dans de telles circonstances. En sus des personnalités populaires reconnues de tous comme Morel, Anjot, pointons entre autres :

- Le préfet Trémeaud, cheville ouvrière du sabotage de la répression de la Résistance et du maquis en Haute-Savoie. Résistant, il s'attela à rendre inopérantes toutes actions contre le maquis jusqu'à ce qu'il soit arrêté.

- Lelong, intendant de police en Haute-Savoie, nommé avec les pleins pouvoirs pour mater la rébellion par Laval lui-même et dont ce dernier disait : *Il faut être c.. comme Lelong pour accepter cela*, sous-entendu accepter la responsabilité de conduire cette répression !

- Séliade, nom totalement inconnu en Haute-Savoie, secrétaire du même Lelong, qui grâce à ses fonctions pouvait informer au mieux la Résistance !

- Citons encore Rosenthal, dont personne ne pourra plus minimiser la responsabilité dans le dénouement tragique de Glières, puisqu'il produisit un faux télégramme de Londres pour inciter les dirigeants à maintenir le regroupement sur le plateau. Et dont le destin de privilégié lui valut en sus d'être promu Compagnon de la libération !

Glières et son dénouement

La Haute-Savoie fut donc placée en état de siège, situation minutieusement reconstituée par l'auteur, ainsi que toutes les tractations au jour le jour entre les différents protagonistes. Mais le ravitaillement ne parvenait plus sur le Plateau, les conditions de vie, la neige, le plateau bombardé par l'aviation allemande…! Et les Allemands, eux, voulaient en finir. L'ordre d'attaque avait été donné pour le 28 mars.

Mais une simple reconnaissance offensive allemande à Monthiévret le 26 mars 1944 en fin d'après-midi, se soldant par la mort de Jacquard et de Guy et un blessé grave, Paul Lespine, signe le début de la fin. Les Allemands, eux, se retirent sans aucun dommage… mais du côté des résistants, sur ce trop vaste plateau où aucune technique moderne ne permet de communiquer, on pense que les Allemands ont pris pied, qu'ils ont engagé la bataille. Et Anjot donne un ordre de repli.

Ce sera la Bérézina… Le tableau suivant donne une idée de ce que put être ce décrochage, dans le froid, pour des organismes sous-alimentés, tout en sachant que Bastian avait l'avantage de connaître la région, alors que beaucoup de jeunes, eux, n'en connaissaient rien.

Et finalement, l'auteur consacre une longue partie à analyser et reconstituer la construction du mythe patriotique, avec ses chiffres dithyrambiques, ses outrances qui font que Glières est vécu dans la mémoire collective comme un haut-fait guerrier.

Le débat qui a suivi la conférence ne manquait pas d'intérêt dans la mesure où il soulignait une ligne de fracture qui existe dans la société savoyarde. Certains ont cherché à justifier le mythe avec des accents épiques et patriotiques alors que la majorité des auditeurs s'étaient déplacée, mus par une curiosité légitime de connaître, en deçà de ce mythe, la réalité historique des événements, tels que la recherche en histoire peut la reconstituer. Légitime et nécessaire, lorsque l'on sait par exemple que la famille, présente ce soir-là à la conférence, du jeune Lespine, blessé à Monthiévret, pris, torturé puis fusillé, n'a pu encore faire son deuil, 67 ans après !

Ce qui a sous-tendu le travail colossal de Claude Barbier, c'est la volonté de connaître en termes véritablement historiques les comment et pourquoi de la mort de ces hommes. Comme l'écrit l'auteur avec son langage franc :

Il n'est pas nécessaire de recourir à des métaphores, des comparaisons hasardeuses, de noyer tout cela dans une logorrhée patriotarde et vieillie pour se dire que les hommes de Glières démunis de tout, encadrés de quelques officiers bien jeunes, ont fait le maximum de ce qu'ils pouvaient faire, face à des adversaires mieux armés. Rien que pour cela ils méritent notre respect.

Dominique Miffon

Le périple de Pierre Bastian entre sa sortie du plateau et son arrestation

								Distance parcourue	Dénivelé positif
Nuit du 26 au 27 mars									
PC Glières (1425 m)	→	Gorge d'Ablon (1400 m)	→	Croix du Bénitier (1680 m)	→	Col du perthuis (1565 m)		9 km	400 m
Journée du 27 mars									
Col du Perthuis	→	Vallée du Fier et Morette (550 m)	→	Cruet - Lindion (1400 m)				9 km env.	1 900 m
Journée du 28 mars									
Cruet - Lindion	→	Roche Blanche (1500 m)	→	Vallée de Montremont (650 m)				4 km	850 m
Journée du 29 mars									
Vallée de Montremont	→	Tronchine (650 m)	→	Planet de Cotagne (1200 m)	→	Chamossière (850 m)		4 km	900 m

L'après-Glières

Le propos de cette thèse s'inscrit plus loin que les événements eux-mêmes puisque Claude Barbier étudie, et la répression que subissent les maquisards et ceux qui les ont aidés, et la contre-répression qui frappera à la Libération leurs opposants avec une logique tout aussi sanguinaire.

- CARNET -

Nos joies, nos peines

Le 12 novembre 2011, Valentin a ouvert les yeux au foyer de Mme et M. Laurent Perrillat, pour combler de joie ses parents, que nous avons à cœur de féliciter. Laurent est président de l'Académie salésienne.

Le 19 octobre 2011 s'est éteinte Anne-Marie Griaule, mère de Luc Franzoni, adhérent. Nous présentons nos sincères condoléances à la famille éprouvée.

Le 26 novembre 2011 est décédé Jean-Claude Vandenbossche, adhérent. La Salévienne adresse à son épouse et à sa famille ses sincères condoléances.

Ce mois de décembre 2011 est décédée Claude Weber, adhérente au long cours. Ceux qui l'ont connue et à qui elle a inspiré respect et fascination par sa personnalité inoubliable, nous font partager ci-dessous souvenir et émotion.

Madame Claude Weber (1922-2011)

Claude Weber est née le 22 avril 1922 à Paris au domicile de son grand-père paternel, sellier de son état. Elle était fille de Jean Weber et de Germaine Chéseaud. Son père, né à Macon, fut professeur d'anatomie et d'histologie à l'école de médecine à Genève. Il participa à la fondation de l'université de médecine et de pharmacie à Alger. C'est certainement de son père qu'elle hérita un fort goût pour les sciences.

En 1940, en raison de la guerre, elle s'installe avec sa famille à Genève. Mariée en 1944 à Aloys Dupperex, elle divorce en 1952 et se place comme « gouvernante » auprès d'une famille italienne, puis part aux États-Unis, où elle travaille à l'université de Harvard, avant d'en devenir étudiante, puis diplômée. Ensuite elle travaille deux ans à l'université de Cornell à Pittsburgh. De retour à Genève, elle enseigne en tant que professeur de sciences naturelles au Centre professionnel pour l'industrie et l'artisanat de Genève jusqu'à sa retraite en 1982. Parallèlement elle devient aussi guide de la ville de Genève. Elle est demeurée, comme elle le souhaitait, jusqu'à son décès, dans sa maison de Mornex, entourée de ses animaux, face au Mont-Blanc et au Môle, où elle souhaitait que ses cendres soient dispersées.

Claude Weber cultivait bien des talents: botaniste, voyageuse, grand-tante tricoteuse, historienne... Nous nous souviendrons toujours d'elle comme d'une érudite hors du commun :

- Elle parlait cinq langues (anglais, russe, japonais, espagnol, italien) et s'était initiée aussi à la langue savoyarde, ce qui lui était très utile en toponymie, et pour ses articles sur la région ;
- Elle fit partie des pionnières en passant son doctorat en botanique dans la prestigieuse université américaine d'Harvard en 1963 et elle figura parmi les premières femmes à obtenir ce diplôme ; en 1966, elle publia le « Catalogue dynamique de la flore de Genève », qui est encore aujourd'hui un ouvrage de référence ;
- Elle se passionna pour les voyages : deux tours du monde, l'un par l'est, puis un second par l'ouest, et visita près de cent pays ; cet amour des voyages l'a conduite à accepter la présidence de la Société de géographie de Genève en 1983 et devenir membre assidue du club des Grands Voyageurs ; elle a fait profiter ainsi les membres de la SGG de « son grand savoir en matière botanique » ;
- Elle se consacra à l'histoire locale dès 1989 au point de devenir l'une des spécialistes incontestées du Salève et publia plus de cent articles dans « Salèves » le bulletin municipal de Monnetier-Mornex ; des articles argumentés aux sources scrupuleusement vérifiées et à l'iconographie soignée. Depuis plusieurs mois elle travaillait à la réalisation d'une monographie de Monnetier-Mornex basée sur les articles écrit durant trente ans ; cet ouvrage sollicité par la commune sera poursuivi et édité par La Salévienne.

À La Salévienne nous nous souviendrons d'elle comme d'une adhérente extrêmement assidue, tant aux voyages annuels qu'aux conférences : toujours au premier rang, attentive, elle n'hésitait pas à poser des questions, voir reprendre l'intervenant sur des points qui lui apparaissaient obscurs ou imprécis. Gare aux conférenciers négligents !

Insatiable de connaissances et munie d'une mémoire phénoménale, elle était très précieuse à notre société d'histoire ; elle n'oubliait jamais d'enrichir la bibliothèque de La Salévienne et celle du président, de ses articles ; c'est grâce à

ses invitations, que La Salévienne, qui jusque dans les années 80-90 se cantonnait principalement dans le secteur de Saint-Julien, s'investit du côté est du Salève et y reviendra régulièrement d'année en année.

Pendant les sorties de La Salévienne elle n'oubliait jamais ses poules, canards et cobayes et profitait des temps de pause pour ramasser de la rhubarbe au bord des routes. Chérir ses animaux, était aussi une de ses passions et de ses préoccupations quotidiennes. Nombreux sont ceux qui souriront en se rappelant avoir rentré tous les animaux dans la volière sous la houlette de Claude, veillant au grain.

Merci Claude Weber pour toutes les connaissances que vous nous avez transmises. Nous vous sommes tous reconnaissants.

Claude Barbier intronisé docteur en Histoire contemporaine

C'est le 16 novembre 2011, dans une salle lambrissée de la Sorbonne, que Claude Barbier, vice-président de La Salévienne, a été recu docteur en Histoire contemporaine, avec la mention *Très honorable* et les félicitations du Jury !

Claude Barbier a éloquamment soutenu sa thèse, titrée *Des "événements de Haute-Savoie" à Glières, mars 1943 - mai 1944, action et répression du maquis savoyard,* devant un jury prestigieux, tel qu'on le découvre sur la photo ci-dessous, où on reconnaît de gauche à droite :

- Stefan Martens, directeur de l'IHA (Institut historique allemand), rédacteur de la revue *Francia*…
- Jean-Marc Berlière, professeur émérite de l'université de Bourgogne, spécialiste de l'histoire de l'institution et la société policières en France, qui a participé à la réalisation de nombreux documentaires historiques pour la télévision…
- Gilles Vergnon, maître de conférences en histoire contemporaine à l'IEP de Lyon, auteur entre autres d'un remarquable ouvrage sur le Vercors…
- Jean-Pierre Azéma, un des meilleurs spécialistes de la Seconde Guerre mondiale, et particulièrement de l'histoire de Vichy et de la Résistance, professeur émérite à Sciences-Po…
- Pascal Ory, professeur d'histoire à la Sorbonne, il enseigne aussi à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et à Sciences Po ; il a publié une trentaine d'ouvrages portant sur l'histoire culturelle et sur l'histoire politique des sociétés occidentales modernes…
- Tout à droite enfin, Olivier Wieviorka, professeur à Cachan, rédacteur en chef de la revue *Vingtième siècle*, spécialiste de l'histoire de la Résistance française… C'est lui qui a été le directeur de thèse de Claude Barbier et qui par ses lectures attentives du manuscrit et ses critiques judicieuses, ses encouragements professionnels, a permis à ce *monument* historique d'être finalisé sous une forme qui emporte l'adhésion de ce jury hautement compétent et exigeant.

Monument est bien le mot pour qualifier le mémoire présenté par Claude Barbier ! Lourd de 1 070 pages, il est le résultat de plus de 20 ans de travail de recherches passionnées pour répondre à la question « Glières ? ». Et c'est avec une rigueur toute scientifique, telle que l'exige la recherche en histoire aujourd'hui, qu'il replace l'historique des événements dans les mentalités particulières et le vécu du département haut-savoyard. Il étudie à la loupe la formation du maquis et nous livre une vision plurielle des hommes qui se sont inscrits, sous la contrainte des événements, dans la trame de cette époque.

Concernant la fameuse bataille de Glières, certains auteurs, à contre-courant de l'orthodoxie ambiante, avaient déjà levé le voile

sur la réalité des événements. Aujourd'hui, après ce nouvel apport, on ne pourra plus invoquer ce terme grandiloquent de bataille ; par contre, un seul mot pourra qualifier ces événements : le drame de Glières. Arthur Rimbaud rimait sur les jeunes gens qui rêvent d'amours et de bonheurs : *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans*. Ceux de Glières, à peine plus âgés, plein de ces rêves-là, remuaient et geignaient la nuit sur leurs châlits, démangés par la vermine, le ventre gargouillant en diarrhées de patates gelées indigestes. Beaucoup d'entre eux vont mourir, sous les balles, sous la torture, en déportation. Barbaries qui engendreront d'autres barbaries, dans les autres camps, à la Libération.

La bataille de Glières n'a pas eu lieu !

Claude Barbier, compulsant les archives, confrontant les documents, s'interrogeant, le prouve ; le bilan qu'il dresse est éloquent : une reconnaissance offensive allemande à Monthiévret le 26 mars 1944, se solde par la mort de Jacquard (dont on ne connaît de lui que ce seul nom !), celle de Guy dit Chocolat, abattu dans le dos, et un blessé grièvement au genou, Paul Lespine qui connaîtra le pire. Du côté allemand on se retire sans aucun dommage…

La nuit, le froid, plus d'un mètre de neige, le PC des résistants au milieu du plateau, à mille lieues d'atteinte de chaque poste. Le mot d'ordre de repli d'Anjot à son état-major ! La débandade…

Claude Barbier pointe le paradoxe : déjà, à cette époque, le rôle des media, et particulièrement les radios (Radio-Sottens émise de Suisse, la radio de Vichy avec son sbire Philippe Henriot aux bottes de l'envahisseur, radio-Londres avec Maurice Schumann inféodé à des visées politiques gaulliennes), jouent un rôle prépondérant sur l'information, et plus encore... sur la désinformation de l'opinion publique. Alors que sur le plateau de Glières, dans un dessein militaire qui souffre d'une cruelle faiblesse de moyens, les hommes sont postés à quelques points-clés sur une surface trop vaste, immaîtrisable, dans des conditions qui ne leur permettent aucune communication entre eux. Car ils ne possèdent rien de la technologie de l'époque, rien qui permettrait un minimum de communication et de stratégie.

Autre point-clé que met en exergue ce travail de recherche : soi-disant bataille, qu'on la considère gagnée ou perdue selon les objectifs que l'on a voulu faire prévaloir, quid des responsabilités ? Il est clair que pour les établir, Claude Barbier n'avance pas d'arguments péremptoires et définitifs. Mais on retiendra que le rôle de Jean Rosenthal du BCRA, (promu Compagnon de la Libération à l'instar d'autres que l'on a voulu occulter) reste à définir dans toutes ses dimensions, lui dont on apprend qu'il a émis un faux télégramme de Londres dans le but d'obliger le directif de l'Armée secrète à maintenir le dispositif tel quel sur le plateau, alors que la pression allemande se renforçait !

Bien d'autres aspects des événements eux-mêmes et de leurs protagonistes sont étudiés dans l'ouvrage. Un de ces aspects, et ce n'est pas le moindre du travail colossal de Claude Barbier concerne le recensement, probablement exhaustif, des représentations de Glières, qui ont été érigées, solennisées, vulgarisées, coulées dans un bronze souvent douteux, par nombre de personnalités politiques, de littérateurs à la plume dantesque et encore plus souvent, hélas ! par des scribouillards sans vergogne. C. Barbier montre que les premiers chiffres dithyrambiques, et sans commune mesure avec la réalité, fournis à Londres par J. Rosenthal, qui n'était pas sur les lieux de Glières au moment du drame, sont à l'origine de l'inflation, de la surenchère qui aboutit très rapidement au mythe de Glières, blanchi à l'aune d'un patriotisme, canonique pourrait-on dire !

Mythe, mystification ? Mais les propos de l'auteur vont bien au-delà d'un concept réducteur où se complairaient des esprits polémiques. Il conclut son travail dans ces termes explicites :

« Qu'il s'agisse des télégrammes de Jean Rosenthal, des propos radiophoniques enflammés de Maurice Schumann, des invraisemblances de Robert Paul, de Michael Bird, de François Musard ou d'André Malraux, des non-dits des auteurs de Glières, première bataille de la Résistance et de leurs épigones et tous ceux avant eux, ou qui citent l'agent du BCRA, dans la fausseté de ce qu'ils énoncent, disent une chose vraie, selon les critères que définit l'historien Paul Veyne :

Critiquer les mythes n'était pas en démontrer leur fausseté, mais plutôt retrouver leur fond de vérité. Car cette vérité a été recouverte de mensonges. (…) Mais d'où viennent ces mensonges et à quoi servent-ils ».

« Pour les modernes (…) le mythe sera plutôt la relation d'un grand événement, d'où son aspect légendaire. Cet événement est moins altéré par des

éléments adventices qu'il n'est épiquement grossi ; car l'âme populaire agrandit les grands faits nationaux ; la légende a pour origine le génie des peuples, qui fabulent pour dire ce qui est vraiment vrai ; ce qui est le plus vrai dans les légendes, c'est précisément le merveilleux : là se traduit l'émotion de l'âme nationale. »

Marie-Claire Bussat-Enevoldsen membre de l'Académie de Savoie

Le 10 décembre lors d'une séance solennelle de l'Académie de Savoie, notre adhérente Marie-Claire Bussat-Enevoldsen, a été reçue membre de cette éminente institution. Son discours de réception avait pour titre : *Portrait d'une épistolière du XVIIe siècle : Jeanne Françoise Frémiot de Chantal*. C'est un sujet que l'impétrante a développé de façon fascinante dans son ouvrage *Le voile et la plume*, édité chez Bayard, ouvrage *qui offre pour la première fois cette dimension de l'intime, d'empathie, d'amour en un mot, envers ces deux serviteurs de la foi [saint Françoise de Sales et sainte Jeanne de Chantal] amenant le lecteur à leur emboîter le pas dans une communion de cœur et d'esprit reflétée par leur impressionnante correspondance épistolaire…* [1]

Lors de cette cérémonie, la réponse a été apportée par M. Joseph Ticon, président de l'Académie chablaisienne. Cette distinction vient récompenser les nombreux travaux de Marie-Claire qui apportent un éclairage

particulier à notre histoire et à notre culture. Car c'est avec une sensibilité d'artiste et de femme qu'elle approche les personnages dont elle nous révèle d'intimes parcours. Ils prennent alors sous sa plume un relief pictural, tout en nuances, en pleins et déliés, en ombres révélées, en verbe affranchi… C'est ainsi que l'œuvre déjà conséquente de Marie-Claire lui a permis d'appréhender des personnalités telles l'abbé Chabord, le poète Jean-Vincent Verdonnet, le peintre Yves Mairot, Jo le sculpteur ou l'historien Paul Guichonnet ; et de délivrer au lecteur des portraits où l'âme charnelle se dévoile.

Peintre et écrivaine, cela se conjugue dans une alchimie subtile qui donne au regard une acuité très particulière. Et où plume et pinceau s'attisent à tracer d'autres cheminements.

Nos chaleureuses et respectueuses félicitations à Marie-Claire !

[1] Messager du 31-03-2011

- À LIRE, VOIR, ENTENDRE -

Publications savoyardes et genevoises

La Savoie, ses relations avec Genève et la Suisse. Actes des journées d'étude à l'occasion du 150e anniversaire de l'Annexion de la Savoie à la France organisées à Genève, les 4 et 5 novembre 2010.

Cet ouvrage bénéficie d'une préface de Paul Guichonnet et d'une postface de Giovanni Busino.

Les dix-huit contributions, présentées au colloque sur la Savoie, ses relations avec Genève et la Suisse et publiées dans le présent ouvrage, vont au delà de la commémoration mémorielle et du simple rappel des événements de 1860 ; elles évoquent leur contexte historique, les conditions particulières de politique intérieure et internationale de l'Annexion, les figures originales de ses principaux protagonistes ainsi que ses répercussions jusqu'à nos jours.

Les oublis du passé - Josette Buzaré, adhérente de La Salévienne

Pour combler les oublis du passé, l'auteur tisse les existences de plusieurs personnages en un récit romanesque inspiré de réels témoignages écrits.

La plupart de ces souvenirs lui ont été confiés par des proches aujourd'hui disparus. Ils étayent le parcours d'une adolescente à la recherche de la vérité sur l'histoire de sa famille pendant la Seconde Guerre mondiale. Le silence que se sont longtemps imposé beaucoup de survivants dans l'espoir de préserver leurs enfants n'a fait qu'aggraver le mal-être de ces derniers face à leur futur. La parole libère, elle aide à forger l'avenir. 144 pages - 16 €

Mythes et réalités du XVIe siècle : Foi, Idées, Images, Études en l'honneur d'Alain Dufour.

Édités par Bernard Lescaze et Mario Tirchetti. Edizioni dell'Orso. À noter en particulier un article de Mme Santschi « Être religieux à Genève au temps de la réforme », évoquant un religieux qui fut pasteur notamment à Chênex et Valleiry.

Zamba, chien fidèle. Récit par Madeleine Covas. Adhérente de La Salévienne. Cabédita. Collection jeunesse. Dès 8 ans. C'est une rencontre entre un chien perdu et un petit garçon…

Archéologie de l'enfer A…….Z. Photographies de Grégoire Zibell et textes de Michel Ménaché. Livre associant un poète philosophe et un photographe plein de poésie à partir de photos prises sur des détails du camp d'Auschwitz. Ce thème a donné lieu à une exposition au palais de l'Île d'Annecy, à l'occasion du colloque organisé par La Salévienne *Résistance de l'Esprit et Esprit de Résistance.* C'est d'ailleurs une photographie tirée de cet ouvrage qui a été retenue pour illustrer le tract et l'affiche annonçant le colloque.

La Résistance en Haute-Savoie et la cour martiale de Glières du Grand-Bornand par un collectif d'associations. 111 p.

Abécédaire illustré et passionné du 150e anniversaire de l'Unité italienne par François Forray et Alain Billard. La vie nouvelle, La Fontaine de Siloé, 125 p. 2011. 15 €. Quelques exemplaires en vente à La Salévienne.

Veyrier 414 p. Nouvelle monographie de la commune de Veyrier (sous Salève), enrichie et re-illustrée par rapport aux éditions précédentes.

Brèves

Recherche cadrans solaires & vieux lavoirs

Philippe Lefèvre, membre de la SAF (Société astronomique de France), commission des cadrans solaires, recherche toute information sur des cadrans solaires et des vieux lavoirs qui pourraient exister dans notre région.

Vous pouvez le contacter à cette adresse: phil.lefevre@free.fr.

Vous pouvez aussi visiter son site internet dédié aux cadrans solaires et aux pigeonniers : http://phil.lefevre.free.fr

Les archives départementales sur le Net

C'est effectif depuis le 25 novembre ! L'adresse www.archives.cg74.fr vous donne accès au nouveau site qui met en ligne les registres paroissiaux et d'état-civil déjà numérisés de 80 communes du département. Mais aussi, les recensements de population, les registres matricules de l'armée… mais encore les mappes sardes, les différents cadastres. Une adresse à conserver pour tous les férus d'histoire et de généalogie.

Société genevoise de généalogie

La société siège désormais maison Dufour, 9a rue de Contamines à Genève, dans une très belle demeure historique. À noter que les bulletins qu'elle diffuse sont en ligne sur leur site http://www.gen-gen.ch/. Ainsi sur le N° 1, toutes informations sont données pour accéder à de nombreux renseignements sur Louis Appia dont John Fox retrace justement la vie dans un article de ce Bénon. La Société fêtera en 2012 ses dix années d'existence et organisera à cette occasion une journée généalogique « Tous cousins », le samedi 21 avril 2012 à la salle communale de Chêne-Bougeries. Ce sera l'occasion d'une rencontre entre sociétés et associations amies romandes et de France voisine.

Expositions

Annecy

À l'occasion du **centenaire de la translation des reliques de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal**, les Archives départementales présentent **jusqu'au 20 avril 2012** une exposition qui relate cet événement grandiose. C'est le 2 août 1911 que les reliques des deux saints, fondateurs de l'Ordre de la Visitation, furent transférées depuis l'ancien monastère de la Visitation, qui se trouvait alors rue Royale, à l'actuel bâtiment situé dans le secteur du Crêt du Maure à Annecy.

Pour accompagner les châsses des deux saints, 150 000 pèlerins se pressaient et défilaient dans la ville. Dans le cortège des officiels, on ne comptait pas moins de 55 cardinaux, archevêques et évêques pour entourer Monseigneur Maffi, archevêque de Pise qui présidait aux cérémonies et Monseigneur Campistron, alors évêque d'Annecy.

La carte postale ci-dessus donne un aperçu de ce rassemblement tel qu'Annecy n'en avait jamais connu et qui restera gravé dans ses annales.

Cette exposition aborde aussi les thèmes de la longue histoire des restes corporels des deux saints depuis leurs morts respectives, la vénération dont ils font l'objet ainsi que les translations qui se sont déroulées sous l'Ancien Régime et au XIXe siècle.

Le 3 février à 18 h 30, à l'Auditorium des Archives départementales, toujours dans le cadre de cette commémoration, le professeur d'Histoire moderne à l'université de Nancy, Frédéric Meyer, donnera une conférence sur le thème **« Culte et circulation des reliques dans l'Europe moderne »**.

Pour tous renseignements concernant ces deux manifestations : www.archives.cg74.fr

Martigny

Jusqu'au 6 février 2012, la fondation Pierre Gianadda expose une rétrospective consacrée à **Ernest Biéler** (1863-1948). Le visiteur sera étonné par la diversité de l'œuvre tant du point de vue stylistique que thématique. L'artiste cessera d'être perçu uniquement comme le peintre du folklore valaisan même si c'est sans doute dans ce domaine que réside le côté le plus original de sa production.

Genève

Jusqu'au 19 février 2012, le Cabinet d'Arts graphiques se propose de faire découvrir au public la production dessinée de **Ferdinand Hodler**, à travers une sélection de quelque 120 dessins, carnets, lithographies et affiches, d'une richesse considérable, qui donnent à voir l'exceptionnelle virtuosité graphique de l'artiste.

Jusqu'au 29 avril 2012, le musée Rath organise une exposition qui permet de redécouvrir la richesse et la diversité des **collections d'horlogerie, émaillerie, bijouterie et miniatures**, en mettant en lumière plus de 1 500 œuvres, réalisées du XVIe siècle à nos jours.

Carouge

Jusqu'au 25 février 2012 le Musée de Carouge expose une série inédite de sculptures de **Luc Tiercy**, qui combine structures métalliques et éléments sculptés en pierre. C'est un don de 300 pinces de dimensions diverses provenant de l'ancienne forge Pinget de Carouge, entreprise qui fournissait les corps de métiers les plus divers en outils de tous genres, qui a inspiré l'artiste et a suscité ces dernières créations !

- IL ÉTAIT UNE FOIS -

De L'Union latine

Revisiter notre Histoire monétaire afin de relativiser les aléas de l'euro !

6,55957

Vous avez bien sûr reconnu ce chiffre. Il représente le taux de conversion entre l'euro et le franc français fixé de manière irrévocable le 31 décembre 1998. Nous avions eu trois ans pour apprivoiser cette nouvelle monnaie commune sous sa forme scripturale, avant de pouvoir enfin, à partir du 1er janvier 2002, manipuler les pièces et billets en euros pour payer nos transactions au sein des douze pays.

Le 31 décembre 2011, nous avons donc célébré les dix ans de l'euro. Aujourd'hui, ces dix ans nous semblent être une longue période tant nous avons vécu d'événements importants avec notre monnaie. Il est vrai que l'actualité nous rappelle sans cesse que nous vivons une crise financière sans précédent. Nous avons même peur de l'implosion du système, que nos repères soient faussés, et pourquoi pas, que l'euro cesse d'exister !

Dix ans, c'est pourtant extrêmement court au regard de l'Histoire, et même de l'Histoire économique. Plus particulièrement au travers des unions monétaires, car le saviez-vous, ce n'est pas la première fois que nous utilisons le même étalon monétaire en Europe et même dans une grande partie du monde. Il faudrait se souvenir de l'expérience réussie, audacieuse, et formidable de l'Union Latine. Cette union monétaire a traversé des époques mouvementées, complexes et dramatiques entre 1865 et 1927, couvrant ainsi soixante et un ans, une période bien plus vaste que la courte histoire de l'euro qui ne fait que commencer. D'ailleurs, essayons ensemble de mettre en perspective les dix premières années de l'Union Latine et de l'euro.

Une crise sans précédent

Notre époque moderne a souvent du mal à apprécier son passé, à prendre du recul dans un monde où la vitesse est le maître mot. Nous prétendons dès lors tout modéliser. Ceci est particulièrement vrai dans le domaine de la finance où les mathématiques sont omniprésentes. Les crises sont de plus en plus fréquentes, les solutions pour les traiter de plus en plus hasardeuses et les conséquences particulièrement inquiétantes. Nous cherchons encore et toujours des excuses dans le fait que la situation est très complexe, inédite, extraordinaire. Il n'est pas inutile alors de rappeler que la crise actuelle est la conséquence de la spéculation immobilière, excitant la cupidité de grandes institutions financières, que les États ont ensuite été contraints de protéger en s'endettant eux-mêmes plus que de raison. Les déficits publics augmentent chaque jour davantage cette dette colossale. Nous le verrons, cet enchaînement de faits est pourtant loin d'être inédit.

La sagesse

Et si nous avions le courage de prendre ce recul et d'écouter notre propre Histoire ! En matière financière, serait-il superflu de perdre un temps précieux à cela ? Nous pourrions pourtant revenir au lendemain de la Révolution française. En effet, la Révolution nous a permis de passer au système décimal, ce qui a rendu les transactions beaucoup plus simples. La Banque de France est fondée en 1800, alors que le pays est la deuxième puissance économique mondiale, juste derrière le Royaume Uni. Le 7 germinal an XI (27 mars 1803), le franc germinal prend sa forme définitive et restera inchangé jusqu'en1928 ! Le franc germinal repose sur le bimétallisme tacite, c'est-à-dire que l'unité monétaire appelée franc représente 5 grammes d'argent au titre de 900e et que son ratio de convertibilité avec l'or est fixe, sa valeur étant 15,5. Cela signifie que 1 franc représente 4,5 g d'argent pur ou 0,29032 g d'or pur. Une pièce de 20 francs or contient donc 5,80 g d'or pur. Comme le titre des pièces de 20 francs est de 900e, le poids d'une pièce est de 6,45 g. Les pièces de 20 francs or sont bien connues puisque ce sont nos fameux « Napoléons », appellations qui couvrent en réalité vingt-trois types monétaires différents en partant du « Napoléon Consul » jusqu'à la fameuse « Marianne ». Le franc germinal repose donc sur un pari audacieux : la relative stabilité des cours entre l'or et l'argent.

Les diverses conquêtes militaires, en particulier des armées napoléoniennes, permettent d'imposer le système du franc germinal aux pays conquis. Le système est tellement intéressant que même après la chute du Premier Empire, les habitudes perdurent. Après le congrès de Vienne qui redonne la Savoie au royaume de Piémont Sardaigne, même si la livre est rétablie dès le 6 août 1816, Victor Emmanuel Ier est contraint de frapper la nouvelle monnaie sur la base du système décimal hérité de la France et conserve les

poids et titres des monnaies françaises. Il y a donc *de facto* une équivalence totale entre la livre et le franc. Les échanges commerciaux sont alors facilités entre les deux nations. Plus tard, lors de l'unification de l'Italie, la lire sera créée comme monnaie nationale sur le modèle de la livre du royaume de Piémont Sardaigne. En 1832, deux ans après la proclamation du royaume, la Belgique frappe à son tour sa propre monnaie, le franc belge, sur les mêmes bases. Il en est de même, en 1850, lorsque la toute jeune Confédération Helvétique émet sa propre monnaie, le franc suisse. Cette genèse du franc germinal dépasse donc rapidement les frontières françaises. Il permet une expansion économique solide grâce à la confiance qu'il procure. Nous assistons alors à l'éclosion d'une classe bourgeoise, mais aussi à l'émergence d'une classe d'entrepreneurs qui va permettre à la France de construire son industrie moderne.

Ainsi, la deuxième partie du XIXe siècle s'ouvre sur un espace économique déjà important, prospère et où les échanges sont nombreux. Les progrès techniques sont considérables. C'est le cas notamment dans l'exploitation minière, la métallurgie, les transports ferroviaires et la chimie. Pour financer le tissu industriel nécessaire à cette exploitation, la sophistication des mécanismes bancaires est déjà très aboutie.

Les premiers troubles

Cependant, le ver était dans le fruit. Cette relative stabilité des cours entre l'or et l'argent, qui est la base du système, fut significativement remise en cause à la suite d'importantes découvertes d'or en Californie et en Australie au milieu du siècle (1848-1851). Les cours de l'or baissent. Le marché exige en 1854 un rapport entre l'or et l'argent de 15. Il est alors facile de spéculer et de bâtir des fortunes très rapidement. Au cours de cette année, si un investisseur dispose de 3 333 francs en pièces d'argent, soit un poids de 15 kg d'argent pur, il peut acheter 1 kg d'or (lingot) à Londres, car c'est le cours commercial du métal qui sera appliqué. En Angleterre ces pièces d'argent auront vocation à être fondues et utilisées par l'industrie. De retour à Paris, il échangera ce kilo d'or contre des pièces d'or sur la base du poids de métal précieux contenu dans les pièces et obtiendra donc 3 444 francs, en comptabilisant la valeur faciale de ces dernières. Il vient donc d'empocher un bénéfice substantiel.

À partir des années 1860, du fait de découvertes de gisements importants d'argent, la tendance s'inverse durablement. La production d'argent en 1880 représente déjà le double de celle de 1860. Le ratio entre l'or et l'argent monte à 18 en 1870. Il sera de 40 en 1909. La spéculation se réalise évidemment dans l'autre sens mais sur les mêmes principes. Ces opérations d'arbitrage offrent alors un rendement prodigieux. Mais, c'est aussi la marque d'une crise systémique. Les pays utilisant les bases du franc germinal tenteront d'enrayer ces diverses spéculations. Jusqu'en 1865, chacun y va de sa propre solution, sans la moindre concertation. Certains suspendront le cours légal de l'or. D'autres diminueront le titre des pièces. Force est de constater que des distorsions importantes apparaissent. Les transactions entre pays se contractent car les valeurs faciales des monnaies nationales ne contiennent plus les mêmes quantités de métaux précieux. On perd confiance. Un désordre monétaire important était alors en marche, doublé d'un climat spéculatif.

Les solutions

La convention de Paris du 20 novembre 1865 parvint alors à sauvegarder le système bimétallique par une harmonisation des poids et titres des monnaies nationales, ce qui permettra de rétablir, et même de relancer les échanges commerciaux et monétaires entre les États ayant adopté les bases du franc germinal. La convention de Paris du 23 décembre 1865, qui est dite de « l'Union Latine », est ratifiée entre la France, la Belgique, l'Italie, et la Suisse. Au sein de cette nouvelle union monétaire, les monnaies nationales continuent d'exister. Le système fait apparaître une monnaie commune, et non unique comme l'est aujourd'hui l'euro. Comme les monnaies restent nationales, il n'est pas nécessaire de créer une nouvelle banque centrale supranationale comme l'est la BCE. De même, la souveraineté des États est garantie. Chaque ministère du budget est indépendant. Toutefois, la convention prévoit une restriction importante sur la frappe des monnaies, puisque chaque banque nationale ne peut émettre que 6 francs par habitant en monnaie divisionnaire. Ce point particulièrement subtil est très important. Grâce à lui, il est donc impossible pour un État signataire d'augmenter la quantité de monnaie en circulation au-delà des données démographiques.

Ce système sain et rigoureux est immédiatement un succès international. Le Luxembourg rejoint très rapidement l'Union Latine. Puis c'est le tour de la Grèce en 1868. Il y aura de multiples conventions bilatérales en

particulier avec l'Autriche-Hongrie, la Suède, la Russie, la Finlande, la Roumanie, l'Espagne, mais aussi des pays appartenant à d'autres continents comme le Venezuela, le Pérou, l'Argentine, le Brésil, le Chili et même les USA. On comptera jusqu'à 60 pays ayant signé des accords avec l'Union Latine.

La mise en perspective

Les vrais problèmes sont ailleurs. Si nous regardons uniquement les dix premières années de l'Union Latine, nous pouvons voir qu'en apparence le climat des affaires reste clément. La Savoie fait partie de la France depuis déjà cinq ans. Le passage de la livre vers le franc n'a été qu'une formalité. Pourtant, déjà les bruits de bottes se font entendre un peu partout dans le monde. Il y a tout d'abord la guerre austro-prussienne qui marque un pas important dans la construction de l'Empire allemand. Il faut compter également avec la 3e guerre d'indépendance italienne. Puis c'est l'expédition du Mexique qui se terminera par l'expulsion des Français et l'exécution de l'empereur Maximilien. Ensuite la révolution en Espagne chassera Isabelle II du trône. 1870, la déclaration de guerre au royaume de Prusse alors que l'armée n'est pas préparée. La suite est catastrophique. C'est le désastre de Sedan. La chute du Second Empire, puis le siège de Paris. Au terme de ces dix premières années éclate la guerre des Balkans. Au cours de cette même période, il y a beaucoup de mouvements populaires. Les agitations émanent d'associations de travailleurs mais aussi de groupes nationalistes. Les attentats sont fréquents. Celui qui éclate à Paris à l'occasion de l'exposition universelle de 1867, s'il épargne les vies de Napoléon III et d'Alexandre II, entache durablement les relations diplomatiques entre la France et la Russie. La première Internationale est dissoute à la suite d'un procès intenté par le gouvernement impérial qui tente d'étouffer ses revendications. En Italie également, des émeutes apparaissent à la suite de la taxe sur la farine. On dénombre alors une très forte émigration italienne (135 000 départs). Sur le plan économique, les dérives défraient la chronique. Déjà en 1867, la vente massive des biens de l'Église entraîne une utilisation très importante de la masse monétaire en circulation au point de bloquer les transactions. C'est une crise des liquidités. Cette même année voit la faillite de la banque des frères Pereire, le Crédit Mobilier. L'Italie fait face à des problèmes budgétaires importants notamment liés à ses engagements militaires. Son endettement semble insurmontable. En 1870, la banque cantonale du Valais doit interrompre ses opérations suite à des malversations et négligences. Partout la spéculation va bon train. 1873. C'est l'année charnière. La bulle liée à la spéculation immobilière est à son apogée et plus particulièrement au moment de l'exposition universelle de Vienne. Les prix de l'immobilier sont trois fois supérieurs à ce qu'ils étaient dix ans auparavant. Tout s'écroule très vite. On voit alors la faillite de deux grandes banques autrichienne. C'est l'enchaînement. Le 9 mai 1873, c'est le krach de la bourse de Vienne. Elle ruine les spéculateurs mais aussi les petits épargnants. On ne le sait pas encore, mais cette date marque le début de la Grande Dépression. Elle va durer vingt-trois ans. En effet, une crise profonde s'installera de 1873 à 1896 !

L'effet domino va montrer ces effets dévastateurs. On assiste, seulement quelques mois après, à un krach boursier en Allemagne et en France. Deux millions d'Allemands émigrent aux USA en raison des problèmes de surproduction de l'industrie allemande. L'industrie américaine, dont le secteur ferroviaire est surreprésenté, connaît une série de faillites désastreuses. Il s'en suit une grave récession économique. Mais les USA prennent très rapidement des contremesures. C'est la ratification du Coinage Act de 1873 entraînant la démonétisation de l'argent métal au profit du seul étalon or. C'est la panique au sein de l'Union Latine dont les fondements sont le bimétallisme.

Et pourtant, malgré ces dix premières années particulièrement complexes, dont la rapidité et la violence des événements nous laissent stupéfaits, il restera encore à l'Union latine à parcourir une longue existence de cinquante et un ans. Cet enchaînement n'est finalement pas si différent de la période que nous venons de traverser.

La chute

Mais alors, qu'est-ce qui a conduit à la chute de l'Union Latine ? Dans les années 1920, l'économie ne génère pas un niveau de croissance soutenu et continu. L'accumulation des dettes souveraines liées à la première guerre mondiale, puis aux efforts de reconstruction, mais aussi l'octroi de prêts importants aux agents économiques sont des paramètres très inquiétants. Évidemment, très vite, la masse monétaire représentée par les billets en circulation n'est plus couverte par des réserves bancaires suffisantes. Ainsi la défiance envers les billets est de plus en plus forte car on craint que les banques ne puissent plus honorer les échanges en or et en argent. Il y a une crise des liquidités. La dissolution de l'Union Latine interviendra en 1928.

Elle permettra à chaque pays de trouver ses propres réponses. En France c'est l'apparition du franc Poincaré. C'est une dévaluation de 80 % en valeur répondant au souhait du gouverneur de la banque de France, Émile Moreau, qui écrivait : « Personne ne veut plus de billets. Il faut à brève échéance, renverser la situation psychologique pour sauver le franc. ».

Des leçons

Malgré cette fin, inéluctable, il faut reconnaître le plein succès de l'Union latine. La stabilité des prix a été tout à fait remarquable tout au long de cette longue période. La couverture géographique de cette union monétaire est sans précédent. Cependant, on ne peut être que frappé par les fortes similitudes quant aux origines des crises qui s'enchaînent à partir du milieu du XIXe siècle avec celle que nous vivons actuellement. À commencer par la spéculation immobilière. Mais aussi la création de bulles sur les marchés de matières premières comme l'or et l'argent. Les déviances dans le contrôle de la masse monétaire, en particulier par l'octroi illimité de crédits tant au niveau des agents économiques que des États eux-mêmes. Lorsque une crise systémique survient, des événements improbables, voir impensables se réalisent. Soudain la réalité dépasse la fiction. L'actualité nous le rappelle chaque jour. Souhaitons que l'expérience de l'Union Latine nous apporte un peu de bon sens.

Ce qui est sûr, c'est que nous pouvons être fiers de notre région, la Savoie, qui a été l'un des précurseurs de cette aventure remplie de sagesse, dès 1803 avec le franc germinal alors que nous faisions partie de la France, puis à partir de 1816 avec la livre et le royaume de Piémont Sardaigne et de nouveau dès 1860 dans le giron de la France.

Nous devrions également méditer la phrase qui est souvent prêtée à Karl Marx : *L'Histoire ne se répète pas, elle bégaie*.

Alexandre Chatton

Figures Genevoises

Louis Appia (1818-1898)

L'autobus qui vous conduit du centre de Genève vers l'Organisation mondiale de la santé (OMS) et l'Organisation internationale du travail (OIT) prend, pas loin de l'entrée Prégny de l'Organisation des nations unies, un grand virage à gauche et s'arrête à un stop situé tout en bas de l'avenue Appia, à côté du bâtiment de la Croix-Rouge. Ce n'est point hasard si cette avenue porte le nom de l'un des fondateurs de cette organisation. Qui donc était Louis Appia ?

Nul hasard non plus si en Allemagne dans la ville de Hanau, à l'est de Francfort-sur-le Main, on trouve une autre voie portant le nom Dr-Appia-Strasse. Ici commence notre histoire. Les parents de Louis Appia, Paul et Caroline, étaient originaires du Piémont, cette partie de l'Italie frontalière à la fois de la France et de la Suisse. Paul Appia avait fait ses études de théologie à Genève avant de devenir pasteur de la population majoritairement protestante de Hanau. Louis, troisième des six enfants du couple Appia, fit pour sa part ses études à Francfort et à Genève (où vivaient encore ses grands-parents), avant de les couronner par un doctorat en médecine obtenu à Heidelberg en 1843.

Les années 1847 et 1848 furent en Europe une époque de grand soulèvement social et le jeune Louis Appia travailla comme auxiliaire médical auprès des blessés pendant les révolutions qui éclatèrent à Paris et à Francfort. Résultat de ces événements, Appia commença à s'intéresser aux diverses façons de parer à l'inadéquation des soins apportés aux blessés de guerre. À la mort de son père en 1849, il pratiqua la chirurgie à Jussy (Genève), inventa un appareil pour immobiliser les membres brisés et rédigea un ouvrage sur le traitement des blessés.

En 1853, il épousa Anne Caroline Lassere qui lui donna deux fils et deux filles. Au moment de la guerre de Crimée, la lecture des rapports concernant les pertes de vie dues au manque de soins médicaux provoqua sa consternation.

Quand, en 1859, son frère George, pasteur du village piémontais de Pignerol, lui décrivit par lettre les combats qui se déroulaient dans le nord de l'Italie entre l'armée franco-italienne et les Autrichiens, il se fit fort d'offrir ses services comme médecin. La bataille particulièrement sanglante de Solferino, qui se déroula le 24 juin, compta des dizaines de milliers de blessés. Au début du mois de juillet, Appia leur prodigua des soins dans divers hôpitaux de campagne d'Italie où il rencontra Henry Dunant (le futur fondateur de la Croix-Rouge). Cette expérience vécue allait le marquer pour le restant de ses jours. Il distribua des copies de son manuscrit à ses collègues praticiens et recueillit auprès de ses connaissances à Genève des fonds pour porter secours aux victimes. Son appareil destiné au transport des blessés s'avéra efficace.

De retour à Genève, il publia son manuscrit désormais intitulé : *Le chirurgien à l'ambulance*. Un peu plus tard, Henry Dunant et lui furent

tous deux décorés par Victor Emmanuel II, roi de Savoie, pour services rendus aux blessés de Solferino.

Dès 1863, les idées que se formait Henry Dunant sur une société de volontaires médicaux qui prendraient soins des blessés au combat commencèrent à se concrétiser. Louis Appia, lui, figurait au « Comité des cinq » membres fondateurs qui se réunirent en février 1863 pour organiser ce qui allait devenir à terme le Comité international de la Croix-Rouge (CICR). Une conférence internationale se réunit à Genève en octobre 1863 et adopta la Convention de Genève sur le traitement des blessés de guerre. Appia proposa que les volontaires travaillant sur les champs de bataille portent un brassard blanc et un autre membre, le général Dufour, eut l'idée d'y ajouter une « croix rouge » — l'envers du drapeau suisse. La nouvelle société n'avait pas encore adopté son titre définitif qu'un mandat offert par un pays neutre — la Suisse — lui permit d'emblée d'apporter l'aide humanitaire aux deux adversaires d'un conflit quel qu'il fût.

Il ne fallut pas longtemps pour que ce principe entre en pratique. En avril 1864 eut lieu l'une des premières opérations militaires orchestrées par le chancelier allemand Bismarck, la bataille de Dybbol, qui vit la défaite en Schleswig-Holstein de l'armée danoise par l'armée austro-hongroise. Porteur du nouveau brassard, Appia était présent comme observateur médical neutre du côté allemand cependant que son collègue Van de Velde travaillait du côté danois. Le commandement allemand approuva la présence d'Appia, lequel reçut de lui tout ce dont il avait besoin pour les services médicaux. Un monument de pierre orne aujourd'hui le champ de bataille de Dybbol en souvenir des activités d'Appia et de Van de Velde.

En 1866, à la suggestion une fois encore de son frère, Appia apporta l'aide médicale aux blessés au moment de la lutte italienne pour l'indépendance. De même, lors de la guerre franco-allemande de 1870, il fut le délégué de la Croix-Rouge.

Entre-temps, Henri Dunant s'étant trouvé mêlé à un scandale financier, fut forcé de démissionner comme secrétaire du CICR. Ce fut Appia qui le remplaça en 1867. C'est d'ailleurs à cette époque qu'Appia fit la connaissance de Clara Barton, bien connue pour avoir procuré, aux États-Unis, des services d'infirmière aux hôpitaux durant la guerre de Sécession. Alors qu'elle visitait l'Europe pour des raisons de santé, Barton découvrit pour la première fois la convention de Genève. Rentrée aux États-Unis, elle œuvra pour la création d'une société nationale de la Croix-Rouge et pour la reconnaissance par son pays de la convention de Genève.

Inspiré à son tour par Clara Brown, Appia défendit l'idée d'étendre la mission de la Croix-Rouge aux crises en temps de paix, telles que le secours aux victimes des désastres naturels et des épidémies. Pour promouvoir les valeurs de la convention de Genève, Appia se montra infatigable, et l'Égypte fut le premier pays hors d'Europe à établir une société de la Croix-Rouge. Appia se mit au japonais et au chinois pour répandre le message en Asie en même temps qu'il s'investissait dans le débat international sur les idées, neuves à l'époque, de libertés civiles et de justice sociale.

Âgé, Appia continua de travailler pour le CICR, entreprenant de longs voyages vers des réunions éloignées aux fins de promouvoir la convention de Genève.

C'est à Genève qu'il s'éteignit à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

La Croix-Rouge

Henry Dunant fut témoin des souffrances endurées par les blessés, faute de soins, lors de la bataille de Solferino (24 juin 1859). Il fit ce qu'il put pour organiser l'assistance médicale dans la ville voisine de Castiglione avec l'aide de la population locale. En 1862, il publia *Un souvenir de Solferino*. Il y proposait que dans chaque pays des sociétés de secours volontaire soient fondées en temps de paix et soient prêtes à intervenir pour secourir les blessés en temps de guerre. L'immense intérêt soulevé par sa proposition mena en 1863 à la formation d'un « Comité des cinq » qui devint ultérieurement le Comité international de la Croix-Rouge. Ce dernier convoqua la même année une réunion

internationale à laquelle participèrent quatorze pays. Les principes fondamentaux de la Croix-Rouge y furent adoptés. L'année suivante, une conférence diplomatique rédigea la Convention de Genève qui obligeait les gouvernements signataires à prendre soin des blessés de guerre — amis ou ennemis. Cette première convention fut par la suite révisée et augmentée pour inclure la protection des victimes de guerre en mer (1907), des prisonniers de guerre (1929) et des civils en temps de guerre (1949). De nos jours la Croix-Rouge est une organisation humanitaire internationale dotée de sociétés nationales dans presque tous les pays du monde. Sa mission a été progressivement élargie pour couvrir toutes les formes d'hostilité et de souffrance humaine en temps de paix. La Croix-Rouge a reçu par trois fois le prix Nobel de la paix (en 1917, en 1944 et en 1963) ainsi qu'un prix décerné à Henry Dunant en 1901.

John Fox

Avec les meilleurs Vœux du Bénon et du bureau de La Salévienne

RÉDACTION

Alexandre Chatton, Jean-Yves Bot, Laurence et Madeleine Couinaud, François Déprez, Marielle Déprez, Philippe Duret, John Fox, Julia Lahure, Géraldine Lepère, Gérard Lepère, Claire Matthey, Claude Mégevand, Fabrice Pernet.
Responsable de la publication : Dominique Miffon

Les articles sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs.
Documentation iconographique : Claude Mégevand, Maurice Baudrion

Pour tout renseignement ou adhésion, contacter :
LA SALÉVIENNE – 4 ancienne route d'Annecy - 74160 SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS
Téléphone : 04 50 52 25 59 - *Fax :* 04 50 35 63 16
Courriels : *la-salevienne*@wanadoo.fr *(président)* - Megevandcerise@aol.com *(administration)*
Site Internet : http://www.la-salevienne.org